

## **LA MAISON VALOIS REVISITEE**

Emmanuel LE ROY LADURIE

**FIGARO LITTERAIRE - HISTOIRE, ESSAIS**

06/09/2001

Une légende noire, strictement franco-française, accable, y compris sur nos écrans, la « race » des derniers Valois, de François II à Henri III. En ce qui concerne cet ultime souverain, Jean-François Solnon<sup>1</sup> a entrepris récemment le débarbouillage indispensable. Quant à Janine Garrisson, historienne quasi professionnelle du protestantisme français, elle est sortie de son champ de recherche coutumier ; elle s'attaque à tâche plus vaste encore que ne fit Solnon, je veux dire à la façade valoisienne dans son ensemble de 1560 à 1589 ; tellement recrépie, défigurée, polluée, plâtrée par des enduits péjoratifs de toute espèce, qui ajoutent l'erreur au mensonge. Mme Garrisson a donc usé des grands moyens, elle a empoigné le grattoir, le balai-brosse et les détergents les plus variés. Le résultat final ne laisse pas de faire impression. Les personnages, les décors, les conceptions du monde apparaissent sous un jour neuf.

D'abord les souverains : à commencer par François II, mort adolescent, roi de quelques saisons (1559-1560). Ce garçon n'est pas simplement l'être maladif et mineur, le minable ou le minus habens, esclave des Guise, que l'on se complaît à dépeindre, de génération en génération d'historiens. C'est même l'inverse qui est vrai ; bien conseillé par sa mère, veuve d'Henri II, Catherine tant calomniée, François veut s'arracher à la pesante tutelle de ses oncles guisards. Il promulgue l'édit d'Amboise (mars 1560), lequel abolit les peines afflictives qui furent prononcées contre la plupart des huguenots et notamment, le mot est joli, « contre les filles et jeunes gens, constitués en fleur d'adolescence ». Il affranchit les calvinistes des sanctions pour crime de lèse-majesté. En dix-huit mois, Catherine aidant, il dessine avec force la politique qui sera celle des deux Valois ultimes, Charles et Henri : concorde entre papistes et réformés, moyennant divers édits de tolérance ; ère des bons sentiments ; consultation régulière des États généraux, comme instance, sinon démocratique, à tout le moins représentative. Quant à Charles IX, régnant dès la fin de 1560, ses premiers actes de pouvoir, très catherinesques à leur tour, sont en harmonie avec ceux de son chancelier tout pétri d'humanisme, Michel de L'Hôpital.

Dès 1561 diverses mesures sont officialisées pour surseoir aux poursuites qui affectaient encore, çà et là, les « religionnaires » (autre nom donné aux protestants). Par la même occasion, le pouvoir royal admet les jésuites en France, manière comme une autre de tenir la balance égale entre les deux confessions, celle de Rome et celle de Genève. Simultanément... ou un peu plus tard, lors des quelques décennies qui vont suivre, on souligne, d'ordre monarchique, la « nécessité » de recourir au châtement suprême dès lors que la famille royale et ses prérogatives souveraines sont menacées.

C'est en effet, au gré d'une idéologie qui peut nous paraître aujourd'hui biscornue, le seul moyen de rétablir, à coups de poignard s'il le faut, l'ordre du monde, l'harmonie politique et quasi mystique entre les cosmos divin et humain, chère aux théories néo-

---

<sup>1</sup> cf. Henri III : le crépuscule des Valois, Le Figaro Littéraire du 9 août 2001.

platoniciennes, dont on sait, depuis les grands travaux historiques de Miss Yates, à quel point elles étaient chères à la famille des Valois. De cette cruelle « nécessité » vont jaillir les assassinats ou « exécutions » du duc de Guise et de son frère (1589) ; ainsi que l'ablation chirurgicale, décidée au Louvre, à l'encontre de quelques opposants présumés (Coligny, etc.), lors des débuts de la Saint-Barthélemy, prélude à l'effroyable pogrome qui s'ensuit sur le champ et dont ne sont responsables, cette fois, ni Charles ni Catherine, la mère et le fils étant auteurs du premier forfait, pas du second, dont ils se désolidariseront sans plus tarder.

Les Valois sont un clan, presque une faction à la mode corse. D'où l'intérêt supplémentaire du livre bref et dense, nullement interminable en tout cas, de Janine Garrisson : nous faire revenir en « mémoire », comme on dit de nos jours, quelques personnages bien oubliés de cette vaste famille. Et d'abord Claude, duchesse de Lorraine, fille d'Henri II elle aussi : son mariage dans la grande province de l'Est l'a rapprochée des Guise, ces Lotharingiens par excellence, anti-Valois plus souvent qu'à leur tour. Notre historienne donne aussi une large place à François-Hercule, duc d'Alençon, frère de la susdite Élisabeth ; c'est l'homme de gauche par excellence, ou pour le moins du centre gauche, dans la famille capétienne de ce temps : Alençon fut le fidèle de Guillaume d'Orange et des Néerlandais calvinistes, en lutte contre Philippe II. L'échec militaire et puis, sans remède, un décès précoce empêcheront François-Hercule de donner toute sa mesure : il était en tout cas beaucoup moins bête que ne l'affirmeront bien des chercheurs.

La fantasque Marguerite de Valois, fille de Catherine également, complète le tableau familial. Mal mariée à Henri de Navarre, futur Henri IV, elle a multiplié les amours, les aventures, les frasques ; elle fut l'héroïne d'une pièce de Shakespeare. Elle s'est même éprise, lors du retour d'âge, des théories stoïciennes d'Épictète. En toute complicité avec sa mère, elle a développé Paris vers l'Ouest ; Catherine, grâce à la construction des Tuileries ; Marguerite, de par l'édification d'un palais et d'un immense parc en rive gauche. Les Tuileries sont évincées depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par le jardin du même nom. Quant aux « bâtisses » de la reine de Navarre (Marguerite), elles ont entièrement disparu. Nul nom de voie ou de carrefour n'évoque aujourd'hui la remarquable action de ces deux reines. Toujours la légende noire, bien injuste vis-à-vis de princesses qui furent, avec leurs frères et mère, en quête de l'harmonie du monde, et d'une espèce de deus sive natura, ou plutôt deus sive societas, autrement dit une Société imprégnée par le Divin, par un rituel de Cour et par une Musique des sphères, réconciliatrice des partis opposés, tant religieux que politiques...

Un paradoxe, apparemment, dans une France déchirée par les guerres et qui pourtant n'était ni si morbide ni si affaiblie que le prétendaient les jérémiades du peuple, perpétuellement tenté de se plaindre. Henri IV, face à la sophistication des Valois (Catherine avait une orthographe déplorable mais elle savait le grec !), Henri IV fait plutôt figure de rustre, coureur de jupons et mal dégrossi. Peut-être, au terme de ce livre parfois éblouissant, fallait-il un personnage de ce genre, brut de décoffrage, pour remettre le pays sur les rails, à force d'énergie, de bousculades, de bravades. Henri put ainsi se coucher tout botté dans le lit finalement confortable que lui avaient préparé les Valois, recrues d'épreuves.

**Les Derniers Valois de Janine Garrisson Fayard, 131,20 F (20 euros) en librairie le 11 septembre.**



Henri III...

(Photos Leemage, Rue des Archives, Roger-Viollet et Didier Taillefer.)



Charles IX...

(Photos Leemage, Rue des Archives, Roger-Viollet et Didier Taillefer.)



François II

(Photos Leemage, Rue des Archives, Roger-Viollet et Didier Taillefer.)



Les Valois traînent le sillage noir d'une légende que Janine Garrisson a débarbouillée.

(Photos Leemage, Rue des Archives, Roger-Viollet et Didier Taillefer.)

---